

LA REVUE MUSICALE

QUATRIÈME ANNÉE 1^{er} Juillet 1923

NUMÉRO NEUF

Vues sur Beethoven *

XIII

MUSIQUE ET LITTÉRATURE



LEBUSSY, prête à M. Croche une opinion assez ironique sur les commentaires et les gloses innombrables que les écrivains, sans se lasser, consacrent à la Neuvième Symphonie. Selon lui, rien n'est plus étranger à Beethoven, qui est toujours musicien et n'est que musicien. Beethoven se vantait « de n'avoir jamais prêté la moindre attention à tout ce qu'on avait pu écrire sur lui ». Il fait allusion aux critiques de son temps et aux autres musiciens, qu'il juge trop loin de lui pour entrer dans sa pensée. Que reste-t-il ? Les profanes ne comprennent pas la musique ; et les gens de la partie n'y veulent rien comprendre. Il n'est pas facile de satisfaire les artistes : ils n'acceptent d'être loués que pour leur art et par ceux-là seuls qui le pratiquent ; mais comme ils se déchirent et se nient entre eux, ils ne goûtent que l'amour des femmes et de la foule, la louange des poètes et des écrivains.

L'analyse objective d'une partition, mesure par mesure, n'a pas grande

(*) Voir le numéro du 1^{er} mars 1922.

utilité. Elle ne touche que les musiciens de profession, seuls capables de la suivre : ceux qui écrivent de la musique s'intéressent à savoir comment la musique est écrite ; mais ils n'ont pas besoin qu'on le leur explique accord par accord, intervalle après intervalle : ils s'en acquittent sans le secours de personne : il leur suffit de lire une œuvre. Et ceux qui ne sont pas musiciens n'entendent goutte à cette sorte d'anatomie ; elle n'est pour eux qu'une science abstraite qui s'exprime en jargon. De la même manière, l'analyse logique d'un poème, dans tous ses termes et toutes ses propositions, la dissection du rythme et des formes, de la syntaxe et du vocabulaire ne s'adresse qu'aux grammairiens ou aux hommes du métier. Mais qui dit métier dit l'artisan dans l'artiste. Le métier est le moindre office : le métier est de la main, non de l'esprit. Et s'il n'y a pas d'artiste sans un artisan accompli, l'artisan n'est artiste qu'à la condition de se faire oublier.

Faut-il donc faire de la rhétorique à l'occasion d'une œuvre musicale ? — En rien. Il importe seulement de la faire comprendre dans son esprit, et, s'il se peut, d'en donner l'intelligence sensible, sans en flétrir la fleur ni meurtrir l'émotion vivante. Ici comme ailleurs, la critique vaut un peu ce qu'on reconnaît de valeur au critique. Aussi bien, la littérature n'est-elle pas du tout la rhétorique. La littérature n'est que l'intelligence qui s'exprime sous une forme littéraire, un art qui en traduit un autre. La vraie critique d'art est un art qui critique. Elle ne fait que des poèmes, plus riches en psychologie que la plupart des autres, et où il ne faut pas moins d'imagination. L'analyse d'une grande œuvre d'art, surtout d'une œuvre musicale, est à la poésie ce que le portrait et le paysage sont à la peinture légendaire ou religieuse. Le peintre, digne de ce nom, sait combien il entre d'invention dans un beau portrait, et de la plus difficile.

Il faut toujours recourir à l'esprit, quoi qu'on veuille ou qu'on fasse ; et c'est à l'esprit que reste le dernier mot. On interprète la musique, non pas pour fixer dans un récit les émotions essentiellement secrètes et mouvantes de la fiction musicale ; mais pour comprendre le musicien et prendre part à sa vie profonde. Le pouvoir de la musique tient beaucoup à ce qu'elle a d'indéterminé, d'insaisissable et de si intime que chacun le transpose dans le ton et la couleur de son propre sentiment. Toutefois, il est légitime de

chercher les images qui peuvent le mieux traduire les mouvements cachés et la passion d'une œuvre musicale. Ce jeu ardent et suave est la poésie même. Comprendre, ici, c'est prendre à soi ce qu'un grand cœur nous offre ou nous livre, pour le réaliser en soi-même. Si le poète n'est pas l'interprète du musicien, la musique est vide. Rêve ou volonté, possession ou mélancolie, action ou profond repli de la douleur, toute musique est amour. A la manière de Platon, toute analyse de l'œuvre musicale est une enquête amoureuse ; et le disciple de Diotime y réussit mieux que l'élève de Timothée. Pline dit justement : *Intelligitur plus semper quam pingitur ; et cum ars summa sit, tamen ingenium ultra artem est* : au-dessus de l'art même le plus haut, il y a l'esprit.

Tant pis pour qui n'y peut pas atteindre, et bien plus encore pour qui ne s'en rend pas compte. On se soucie assez peu que le premier venu donne son impression et qu'il juge une grande œuvre d'art sur le plaisir ou l'ennui qu'il y trouve. Mais il sera toujours d'un très haut prix qu'un poète, qu'un philosophe traduise dans son langage les pensées et les sentiments qu'une œuvre d'art fait naître en lui. Cette image est l'œuvre d'art elle-même.

Le musicien ne fait pas autrement. Quand il met de sa musique sur un texte ou sur un drame, rien n'est plus évident. Mais si Beethoven appelle *Coriolan* une symphonie de sa façon, il n'a pas d'autre intention que de nous confier, dans sa langue, ce qu'il voit, ce qu'il sent, et ce qu'il entend à la lecture de Shakespeare. Il ne s'agit pas de lâcher un torrent de mots et de phrases sur une sonate ou une symphonie ; mais qu'un homme de grande pensée et de sensibilité profonde fasse part aux autres hommes, et aux musiciens les premiers, des idées, des passions, des images que suscite en lui l'œuvre musicale. Et il peut arriver qu'il éclaire l'auteur lui-même sur son œuvre la plus méditée, comme Bach ajoute aux effusions de l'Évangile, comme Beethoven double la force du trait, quand il reprend les figures illustres de la légende et de l'histoire.

XIV

CLAIR DE LUNE

BEETHOVEN ne l'emporte sur les autres classiques ni par le goût, ni par la matière sonore. Il est moins musicien que Bach et que Mozart, si le génie de l'harmonie est le propre génie de la musique. Il n'est pas plus grand poète que Bach, et il est bien loin d'atteindre aux profondeurs de l'âme, où Notre Père Jean-Sébastien nous introduit sans cesse et nous entraîne sans effort. La grandeur de Beethoven est toujours héroïque. Son ordre est celui de la force. Sa puissance est morale. Il est une espèce de prophète conquérant, un pasteur d'humanité. De tels mérites n'ont rien de particulièrement musical. Comment se fait-il donc qu'il soit si haut sur l'horizon de la musique, et qu'on sente si souvent dans Beethoven une valeur musicale sans exemple ? Il y en a deux raisons. L'une, qu'en lui tout est passion, et celle de l'excellence à un degré unique. L'autre, qu'il a totalement accompli la musique classique et qu'il l'a portée au point, où elle n'avait plus qu'à disparaître : en fait, elle a disparu après lui. Elle y a, d'ailleurs, mis plus d'un demi-siècle.

La grande vertu de Beethoven est là. Il a épuisé toutes les formes instrumentales, en les accomplissant. La messe religieuse, le drame, le lied, le psaume ne sont point son affaire. Beethoven ne s'efface de rien, et il enfonce sa marque dans tout ce qu'il touche. Mais la musique instrumentale est son domaine. Ce royaume est à lui ; il y est souverain. Seul et absolu, il s'y déploie à sa guise. Il agrandit les formes jusqu'à les faire craquer. Que ce soit la sonate, le quatuor ou la symphonie, il les prend dans Haydn et dans Mozart à l'état parfait de divertissement. Il n'y a point égard ; il ne tient pas compte de ces proportions parfaites. Ces mesures exquises l'impatientent plutôt. Le menuet devient le Scherzo, ce prodige de la fantaisie la plus hardie et parfois la plus sombre ou la plus violente. Le Rondo tourne au final tragique. Tout est pathétique pour Beethoven, et l'art n'est rien s'il ne rend le pathos de cette grande âme.

Qu'elle fût pour le piano, le violon, les quatre archets ou l'orchestre,

la sonate était une personne aussi mesurée et aussi pure qu'une ode de Pindare ou une tragédie de Sophocle. Beethoven la démembré, qu'il s'agisse d'un instrument, de quatre ou de cent. Il ose supprimer un temps, ou les mêler les uns aux autres. Dans les dernières sonates et les derniers quatuors, comme dans la Neuvième Symphonie, il rompt décidément avec toute tradition et tout usage. Il n'a plus de règle que sa seule volonté et son propre sentiment. Il va du pur caprice à l'obstination la plus rugueuse et la plus frénétique. Bref, à toutes les formes consacrées de la musique, il substitue le poème musical. Cette découverte est immense. Beethoven consomme les destins de l'ancienne musique ; mais, dans l'ancienne, il montre les mondes infinis de la nouvelle. Quand il ne restera plus rien de Beethoven, quand l'âme humaine aura cessé d'être sensible aux idées de ce héros, à son harmonie, à son rythme, à tous ses sentiments, la musique s'avancera toujours sur des routes qui partent toutes de Beethoven, et qui ont toutes leur origine dans le vieux Titan. Beethoven est le Prométhée qui a délivré la musique.

(A suivre.)

ANDRÉ SUARÈS.

